

**Florence Audier**

*Centre d'économie de la Sorbonne  
UMR 8174, Université Paris I et CNRS*

## **LES PUBLICATIONS « OUVERTES » : COOPÉRATION OU CONCURRENCE ?**

La « mesure » du travail scientifique fait l'objet d'une polémique grandissante. La discussion porte en grande partie sur la place à accorder aux publications, qui sont la partie visible de l'iceberg du travail scientifique. L'acuité de cette question résulte aussi de la pression à la publication qui prévaut chaque jour davantage : pression liée à la concurrence internationale exacerbée dans les sciences « dures » pour publier le premier, et sa transposition brutale dans les SHS à des fins détournées, comme le classement et l'évaluation des équipes et des chercheurs.

Dès lors, émerge la question de l'apport et du rôle conféré aux divers types de publications scientifiques, puisque co-existent différents supports, depuis les ouvrages jusqu'aux notes rapides, depuis les publications « classiques » jusqu'aux publications « libres », qui se démultiplient à l'infini, revêtant là encore des statuts différents.

Sans prétendre évidemment aborder toutes les facettes de cette question aux multiples implications

(individuelles, collectives, académiques, éditoriales, etc.) on voudrait ici réfléchir à la spécificité des publications dites « ouvertes », non seulement dans la diffusion des connaissances, mais aussi, en amont, dans l'animation des débats scientifiques. Autrement dit, les publications « ouvertes » améliorent-elles la diffusion des résultats les plus intéressants ou originaux ? Facilitent-elles les échanges et la coopération, ou paradoxalement contribuent-elles à la concurrence de tous contre tous ?

*Les publications ont pour fonction première de faire connaître l'avancée des recherches – qu'il s'agisse de leurs résultats comme des choix qui les sous-tendent – et de les faire discuter. Car le travail scientifique – en particulier celui produit dans les institutions publiques – peut s'assimiler à un « bien public » qui ne doit connaître ni frontières, ni discrimination, tandis que les scientifiques constituent une « communauté » en un sens particulier du terme : non pas une communauté d'idées, encore moins d'intérêts, mais une communauté intellectuelle*

dont la tâche consiste à faire progresser la connaissance et à la diffuser.

Les publications se matérialisent différemment selon les disciplines et les objectifs qu'on leur assigne : il peut s'agir de « notes » aux rédactions de revues ou aux sociétés savantes (comme les Académies des sciences), ou encore de *pre-prints*, pour « prendre date » sur une idée ou un résultat, comme cela se pratique usuellement en chimie ou en physique ; mais aussi plus classiquement d'articles, ou bien évidemment d'ouvrages. S'agissant des *ouvrages*, qui sont souvent des œuvres individuelles, chacun sait que leur forme, leur portée, leurs ambitions sont infiniment variées, allant des éditions savantes jusqu'aux essais. Leur accès est souvent encore réduit à la fréquentation de bibliothèques même si les mises en ligne et les éditions électroniques sont en progrès. Concernant les *articles*, qui sont, cette fois, plus souvent écrits à plusieurs lorsqu'ils résultent d'un travail plus collectif, leur variété est à peine moins grande.

Dans ces conditions, chercher à faire correspondre à une éventuelle typologie des modes d'expression une typologie des supports serait de faible utilité pour réfléchir à la spécificité des publications « libres » ou « ouvertes », par opposition aux publications dans des revues ou des collections sous l'égide d'éditeurs commerciaux. D'autant qu'à l'heure actuelle tout au moins, il semble bien qu'il s'agisse de stratégies différentes mais qui, *in fine*, concourent à des buts similaires, poursuivis par les mêmes acteurs, puisque les « archives ouvertes » contiennent des publications « académiques », ce qui les différencie en tout point, par exemple, des « pages personnelles » ou des « blogs ».

En effet, on observe les éléments suivants :

– Les éditeurs commerciaux de revue permettent de plus en plus fréquemment à « leurs auteurs » de déposer leurs publications dans les archives ouvertes : dès 2005, plus de 90 % des éditeurs scientifiques acceptaient que les chercheurs auto-archivent (au sens de « stocker ») leurs

articles après publication (sous condition d'embargo des numéros les plus récents, réservés aux abonnés, qui sont le plus souvent des bibliothèques), et nombreux sont ceux qui permettent même l'archivage de *pre-prints* ayant déjà fait l'objet de « rapports » circonstanciés favorables à la publication. D'ailleurs, en physique mais pas seulement, la tradition de *self-archiving* est solidement et anciennement implantée sous la houlette des universités elles-mêmes, la *Cornell University Library* par exemple. Dans tous ces cas, il s'agit de publications scientifiques, référencées, sous le timbre de revues et d'éditeurs, et l'appartenance de l'auteur à une institution de recherche homologuée comme universitaire ou à un grand organisme atteste de la qualité de sa contribution lorsqu'il s'agit de *pre-prints*.

– Les éditeurs de revues ont d'ailleurs organisé leur financement en conséquence, faisant à présent payer l'auteur au lieu – ou en plus – de l'acheteur. Bref, il est de plus en plus souvent demandé une forte contribution financière à ceux qui soumettent un article (les institutions auxquelles ils sont rattachés doivent donc être suffisamment riches pour supporter ces frais, surtout si leurs chercheurs sont nombreux à être productifs) et les bibliothèques sont de plus en plus contraintes d'acheter un « bouquet » de plusieurs revues – papier ou électroniques – émergeant chez le même éditeur.

– Enfin, les « entrées » pour accéder aux publications, comme les références à reproduire pour les citations renvoient classiquement aux revues et laboratoires, non aux aires de stockage.

Pourtant, la différence entre les deux types de publication – « libres » ou non – est majeure eu égard à trois critères : la taille du spectre de diffusion, qui est incommensurable puisque, sous réserve d'un bon moteur de recherche, la bibliographie est faite en quelques clics ; l'accessibilité, avec la possibilité de télécharger tous les documents et même de les retravailler à sa guise, y compris des documents anciens, souvent inaccessibles

par d'autres voies ; et surtout la rapidité d'accès : plus de nécessité d'attendre des mois voire des années avant de diffuser ses recherches. Les publications «ouvertes» ou «libres» facilitent donc significativement la capacité à «faire connaître» les travaux et éventuellement à prendre date dans l'ordre des «découvertes».

*Mais les publications servent aussi à faire discuter les travaux : à quoi servirait de diffuser les résultats d'un travail scientifique s'ils ne pouvaient être appropriés, c'est-à-dire vérifiés et donc discutés par les pairs ?* Prises sous cet angle, les publications scientifiques, «libres» ou «ouvertes», présentent un immense avantage déjà noté : celui de la rapidité. Là encore, des différences importantes apparaissent selon les disciplines et les méthodes qu'elles mettent en œuvre. Car, contrairement aux ouvrages, qui pour l'essentiel gardent leur importance à travers le temps – on parle souvent d'ouvrages *fondateurs* – dans les SHS et plus généralement dans les disciplines «non cumulatives» (au sens où *l'on n'est pas obligé* de connaître tous les travaux qui vous ont précédé pour apporter valablement sa pierre, s'exprimer où travailler), rares sont les articles qui méritent le même qualificatif. L'avantage spécifique des articles est de permettre aux auteurs de se risquer, se lancer, se tromper ; on aura des «réponses», on ajustera ou non son propos, on pourra passer à autre chose. Les numéros des revues s'enchaînent, la prochaine chassera la précédente... D'où l'importance de conserver une certaine spontanéité, une certaine fraîcheur, toutes choses antinomiques avec le long cérémonial qui précède la sortie des publications dans les grandes revues internationales. D'où l'importance aussi de fournir des occasions d'échanges et de coopération qui puissent trouver place dans des publications plus souples, sous des formes moins codifiées, ce que les publications «libres» peuvent permettre.

*Les publications servent pourtant de plus en plus à témoigner de notre travail, avec le triomphe de l'évaluation et de sa forme la plus schématique, la bibliométrie, et le célèbre «publish or perish».* Car un des aspects caché concerne le «retour» vers l'auteur (et son institution) de la diffusion de ses travaux, sous la forme d'indices de fréquence des citations. On quitte là assurément le domaine de la recherche pour celui de la mesure de «performance». Sans entrer ici dans un débat sur la question des critères de l'évaluation, on se contentera de noter qu'il semble exister une corrélation directe entre le taux de citation d'un article dans la littérature et le nombre de ses téléchargements, lorsqu'il est mis en ligne en *Open Access*. Selon certains observateurs, «les articles en ligne ont l'avantage d'être cités 336 % plus souvent que les articles hors ligne». Mieux, la courbe de téléchargements serait identique à celle des citations, le nombre de téléchargements permettant d'anticiper à coup sûr le taux de citations à venir.

Dans ces conditions, compte tenu des enjeux de notoriété et de classement qui y sont attachés, la concurrence entre les chercheurs, les institutions, les pays, pour maximiser leur visibilité, a conduit à une accélération de la mise en ligne de toute production, serait-elle provisoire, parcellaire, intermédiaire... D'où une sorte de détournement d'une approche qui initialement affichait l'ambition de multiplier l'impact de la recherche en facilitant l'accès et qui pourrait déboucher sur une grande confusion où tout semble d'égal intérêt et importance.

*De l'auteur à l'utilisateur : la singularité des «publications ouvertes».* Qu'il s'agisse de la construction d'un projet, d'une recherche en phase de démarrage, ou bien même en phase de rédaction, tout travail scientifique nécessite de se repérer dans son environnement. De ce point de vue, les archives ouvertes permettent une connaissance quasi instantanée de «qui travaille sur

quoi», des thèmes ou objets les plus travaillés *vs* les moins labourés. La bibliographie est ainsi plus rapide, plus exhaustive, plus pluraliste. On sait instantanément qui contacter, auprès de qui solliciter conseils et coopération, etc. (du moins le croit-on, car figurer dans une des bases de données qui alimentent les moteurs de recherche ne va pas de soi, et, là encore, mieux vaut appartenir à une institution célèbre et s'exprimer dans *la* langue «universelle»). Avec pour limites les inconvénients de ces avantages : comment se repérer dans le labyrinthe des publications, comment comprendre qui a fait quoi dans la ribambelle des signatures ; surtout, comment discerner les apports réels, les nouveautés importantes *vs* les publications redondantes parmi cette

masse de papiers secrétée par le fait que, désormais, on ne publie plus lorsqu'on a quelque chose de prêt, mais parce qu'il faut remplir son quota, bref qu'on procède souvent à des publications «alimentaires» ! D'où le risque paradoxal de privilégier, *in fine*, le conformisme en citant uniquement les «grands noms» et les «grandes revues» *i.e.* celles les mieux classées dans les index, qui ne sont pas toujours exempts d'intérêts particuliers.

Si les publications «libres» ne devenaient que les clones des publications académiques maximisant le «H factor» et le «scoring», le beau projet de stimuler les échanges au sein de la communauté scientifique, de passer outre les conventions et concurrences pour développer champs nouveaux et coopérations se serait volatilisé.

## NOTES

1. Cf. par exemple la Note aux auteurs de l'*American Economic Review* sous la rubrique «Submission Fees» : «*American Economy Association members pay only \$100, so join the AEA now and save ! Nonmembers : \$200. Members working in certain low-income countries are permitted lower fees. Submission payments through the electronic system must be made by credit card.*» Cela se pratique aussi dans d'autres disciplines, comme le montre cette autre Note aux auteurs : «*Journal of Chemical*

*Physics*» authors, through AIP's Author Select® initiative, have the option to choose Open Access for their published article. By supporting both publication and archiving costs through payment of a \$1500 fee, authors can provide free online access to their published article, in perpetuity, to any online user. A subscription to the online journal will not be required to access full-text versions of these Open Access.»

2. Une politique universitaire pour l'auto-archivage, UQAM, 2001.